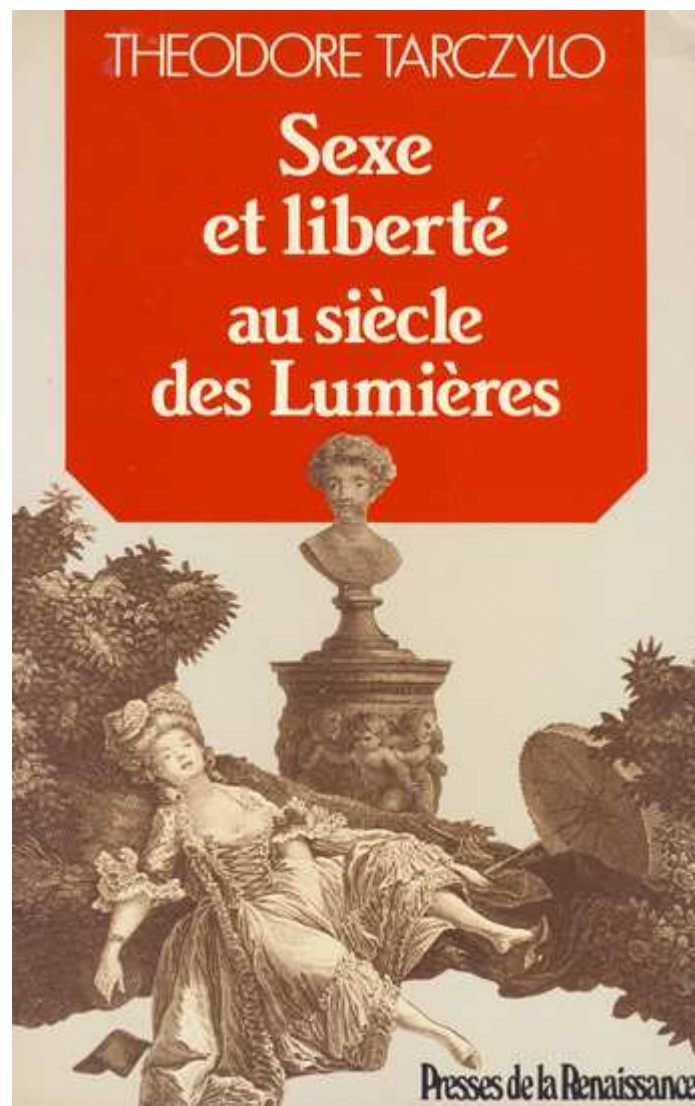


Sexe et liberté au siècle des Lumières

Théodore Tarczylo



Presses de la Renaissance, Collection « Histoire des Hommes », 1983, ISBN : 2856162568

Quatrième de couverture : Un XVIII^e siècle étrange et neuf. Inquiétant même... Ni dentelles, ni galanteries, ni parties fines, ni même Casanova, mais une troublante obsession qui, vers 1750, s'empare des médecins et des pédagogues et les conduit à une étonnante invention, celle d'une maladie "plus ravageante que la petite vérole" : la masturbation !

Contrairement à l'idée reçue, ce fut, en ce siècle des Lumières, le discours scientifique qui s'avéra plus répressif que celui de l'Église.

L'un des grands mérites de ce livre vient « de ce qu'il refuse de céder aux préjugés à la mode : le discours du théologien, celui du mystique, du médecin, du philosophe, du pédagogue, sont analysés avec un parti pris d'objectivité qui les préserve des réductions abusives et des anachronismes intellectuels. Combien, après sa lecture, paraît simpliste la vision d'un passé uniformément répressif, et combien dérisoire notre bonne conscience libérale! Ce non-conformisme (qui est aussi une leçon de probité) ne manquera pas de susciter débats et polémiques chez les adeptes du prêt-à-penser.

Ce siècle des Lumières revisité par le biais de sa morale sexuelle nous vaut un livre dérangeant et remarquable.

Collection « Histoire des Hommes »

dirigée par Evelyne et Maurice Lever

Un XVIII^e siècle étrange et neuf. Inquiétant même... Ni dentelles, ni galanteries, ni parties fines, ni même Casanova, mais une troublante obsession qui, vers 1750, s'empare des médecins et des pédagogues et les conduit à une étonnante invention, celle d'une maladie "plus ravageante que la petite vérole" : la masturbation!

Contrairement à l'idée reçue, ce fut, en ce siècle des Lumières, le discours scientifique qui s'avéra plus répressif que celui de l'Église.

L'un des grands mérites de ce livre vient de ce qu'il refuse de céder aux préjugés à la mode : le discours du théologien, celui du mystique, du médecin, du philosophe, du pédagogue, sont analysés avec un parti pris d'objectivité qui les préserve des réductions abusives et des anachronismes intellectuels. Combien, après sa lecture, paraît simpliste la vision d'un passé uniformément répressif, et combien dérisoire notre bonne conscience libérale! Ce non-conformisme (qui est aussi une leçon de probité) ne manquera pas de susciter débats et polémiques chez les adeptes du prêt-à-penser.

Ce siècle des Lumières revisité par le biais de sa morale sexuelle nous vaut un livre dérangeant et remarquable.



Docteur en littérature et professeur de lettres, Théodore Tarczylo est spécialiste des questions sexuelles au XVIII^e siècle; auteur de nombreux articles, il a préfacé la réédition du traité du Dr Tissot sur L'onanisme (Sycamore, 1980).



Atelier
Michel Meïne

85 F

ISBN 2-85616-256-8
H 60-3292-4

Théodore Tarczylo : Docteur en littérature et professeur de lettres, Théodore Tarczylo est spécialiste des questions sexuelles au XVIII^e siècle ; auteur de nombreux articles, il a préfacé la réédition du traité du Dr Tissot sur L'onanisme (Sycamore, 1980).

SOMMAIRE :

Introduction

La masturbation, aujourd'hui, ne prête plus qu'à sourire.

Elle ne suscite plus dans la réaction commune que des « ça rend sourd », des « ça rend idiot », proférés sur un mode plaisant et convenu. Pis ! certains affectent une totale indifférence à son égard. L'avant-garde peut-elle, déceimment, se complaire dans la fadeur et la vulgarité du sarcasme rituel ? Étriquée, mesquine, « petite bourgeoise », la masturbation ne saurait, par exemple, rivaliser en prestige avec l'homosexualité ou la pédophilie. Le souffle de la révolte, la grâce du cœur et de l'esprit ne l'habitent pas.

Elle n'est plus, désormais, qu'une perversion de seconde zone.

Comment ne pas évoquer, pourtant, lorsque l'on songe à sa splendeur passée, le vertigineux destin de ces vastes et glorieux empires qui, de l'obscurité des temps légendaires, se hissèrent au faite de la puissance et qui, de ces sommets dont ils semblaient devoir faire un éternel séjour, furent précipités au néant de l'abîme ?

Comme eux, d'abord, elle vécut (du IXe au XVIIe siècle) d'une vie discrète. Non pas ignorée, mais enfouie dans les pénitentiels, perdue dans les sommes théologiques, dans les traités de théologie morale ou les manuels de confesseurs.

Gros ouvrages pour la plupart, et ouvrages savants que le latin rendait, plus encore, inaccessibles. Non pas négligée, mais intégrée dans le système complexe des péchés de chair, où elle n'occupa jamais qu'un rang, certes honorable, mais subalterne.

Le XVIIIe siècle met fin à cette existence souterraine. La voix profane des spécialistes du corps s'élève alors et couvre celle des spécialistes de l'âme. Médecins et pédagogues, à coups de livres, d'articles et d'opuscules, entreprennent une conquête fulgurante : en l'espace de deux générations, s'établit (et pour près de deux siècles) un empire sans partage. La masturbation devient la perversion par excellence, la matrice d'où s'engendrent toutes les déviations, le fléau universel, universellement répandu. Au XIXe siècle, le flot dénonciateur, de l'Europe à l'Amérique du Nord, submerge le monde occidental...

Réussite exemplaire ! Pourtant, les historiens des mentalités lui ont consacré fort peu de travaux. L'effroi n'entre pour rien dans cette tiédeur : comme objet d'étude, la sexualité – et sous toutes ses formes – a enfin acquis une honorabilité incontestable. Elle s'est même libérée de la contrainte plus insidieuse du « sérieux », qui frappait d'un égal mépris secrets d'alcôve comme manières de table ou modes du vêtir. La « petite histoire », longtemps abandonnée à quelques érudits aux intentions parfois troubles, à la vue souvent bornée, en sort transfigurée, magnifiée.

Peut-être trop modeste, la masturbation n'a pas su, au contraire de ses rivales, profiter de ce renouveau. Comble d'infortune ! les rares tentatives scientifiques dont elle a bénéficié se sont toutes heurtées à un obstacle insurmontable. En effet, au-delà d'une histoire abstraite ou réduite à l'événement, la « nouvelle école » tente de ressusciter la vérité existentielle des foules anonymes ; il lui faut donc confronter les discours normatifs à la réalité des pratiques. Or, de quoi dispose-t-elle, ici, sur le plan des faits ? de rien. Combien étaient-ils, ces masturbateurs ? hommes ou femmes ? citadins ou campagnards ? nobles ou gueux ? dévots ou mécréants ? Les statistiques démographiques, pourtant reconstituées avec beaucoup d'ingéniosité, et par ailleurs si souvent indiscretes, restent désespérément muettes. Peut-être d'autres types de documents (journaux intimes, correspondances privées, etc.) seraient plus loquaces ; mais limités par nature à une fraction infime de la population, ils ne livreraient (dans le meilleur des cas) qu'une image très partielle de la réalité. Mince et incertain profit au regard de l'immense tâche de dépouillement.

Faute de certitudes, quelques historiens ont aventuré des hypothèses. Quant aux autres, Le Roy Ladurie a parfaitement formulé leur sentiment de résignation et d'impuissance devant le mystère : « La phase d'éducation du sexe [...] s'accompagne, Dieu seul sait pourquoi d'une répression résolue de la masturbation. »

Dois-je l'avouer ? le défi lancé par cette irritante énigme, plus que la compassion pour une gloire déchue, détermina mon désir de comprendre.

Peut-être ai-je succombé dans cette entreprise à la double tentation qui guette tout chercheur : celle du narcissisme et celle de l'impérialisme. Narcissique, il le devient dans la mesure où, absorbé par son sujet, il finit par croire à sa valeur intrinsèque. Ce sentiment, exalté plutôt qu'apaisé par les joies de la découverte, le conduit souvent à s'annexer un domaine de plus en plus vaste. Il n'est pas loin de s'imaginer détenir, depuis l'espace limité qu'il a arpenté en tous sens, la clef de tous les problèmes, ou

presque. Mouvement inévitable pourtant, nécessaire, salutaire même. Toute recherche doit assumer un tel risque.

Je n'hésiterai donc pas à affirmer que la masturbation est une donnée majeure dans la révolution des valeurs sexuelles qui s'opère au XVIIIe siècle.

Silence providentiel des statistiques ! Bien loin de constituer un obstacle, l'absence de données chiffrées offre des avantages considérables : elle impose une relecture attentive des discours – seuls documents disponibles –, elle invite à une réflexion sur les méthodes.

Se demander si jadis l'on se masturbait (ou forniquait, ou sodomisait...) plus, moins, ou autant qu'aujourd'hui ne va pas de soi. L'étude du passé n'est jamais désintéressée : par ses interrogations, l'historien est fils de son temps. Il l'est par son objet même : les documents ne sont jamais un donné brut, ils n'accèdent à la « vie » historique que par la volonté d'un système de valeurs, – ils sont construits. Il l'est encore par ses méthodes : la démographie historique, par exemple, ne lui tient-elle pas lieu d'enquête sociologique ? Pour légitimes que soient ses questions, elles appellent, sous peine d'anachronisme, une nécessaire défiance envers les valeurs qu'il partage avec ses contemporains. Vérité d'évidence, dira-t-on. Certes. Mais il n'est pas toujours aisé d'en assumer les implications ; s'agissant de sexualité, il l'est peut-être moins encore ; s'agissant plus particulièrement de la masturbation, la partialité, le préjugé scientifique me paraissent l'avoir emporté.

La dérision que suscite spontanément l'évocation de cette pratique témoigne d'une certaine prise de conscience historique. De façon rudimentaire, nos contemporains manifestent que pour eux le temps de la terreur est bien révolu. Ils proclament leur propre maturité : la masturbation est ravalée, avec le Grand Méchant Loup et le Père Noël, au rang de fable puérile. D'une étude sur ce thème, le grand public n'attend que le récit horrible et amusant des erreurs de l'esprit humain. Un récit qui conforte ses certitudes. Exhumés, les textes anti-onanistes, tels les monstres de la foire, s'offrent en spectacle. Prétextes à un effroi simulé, leur ambition scientifique originelle est désormais occultée. Aberrants, ils ne sauraient éveiller qu'une curiosité anecdotique.

Réaction bien fruste ? Voire... Auréolée du prestige de la science, celle du sexologue est-elle si différente ? « Le temps n'est plus où des savants sérieux voyaient dans la masturbation la cause de tous les maux. Ils y incluaient le cancer et l'hystérie, en passant par la frigidité et la folie. Il a été fait justice de ces déraisons » ; ces quelques lignes, extraites d'un ouvrage de large diffusion, sont tout à fait significatives : rétablie dans la dignité du statut scientifique qui fut le sien, la littérature anti-onaniste, par une aussi singulière que subite révolution, en est aussitôt honteusement bannie. Défaillance impardonnable, véritable aberration scientifique, elle retourne à sa monstruosité et laisse ainsi, à nouveau, échapper l'occasion de nous dévoiler son mystère.

Comment s'étonner de ce que les historiens ne la prennent pas eux-mêmes davantage au sérieux ? Elle ne serait qu'un épisode de la multiséculaire répression sexuelle orchestrée par l'Église. L'apparition du discours médical au XVIIIe siècle ne marquerait aucune évolution majeure ; tout au plus lui reconnaît-on une efficacité accrue en ce qu'il fonde la répression sur l'intérêt bien compris du corps. Laïcisation, embourgeoisement qui ne rompt pas la continuité de l'héritage mais assume pleinement celui-ci en l'adaptant à des conditions nouvelles. Dès lors, comment ne seraient-ils pas embarrassés par cette contradiction étrange qui, en plein siècle des Lumières, oppose le souci d'une éducation sexuelle à une lutte farouche contre la masturbation ?

L'opposition répression/ liberté, tel est le concept fondamental sur lequel repose l'actuelle vision historique de la sexualité. Fâcheux préjugé, qui conduit l'historien à gommer les ruptures, réduit sa représentation du passé à une dichotomie simplificatrice, réintroduit la version linéaire et téléologique de l'histoire. L'historien ne peut donc que partager avec le sexologue et le grand public la conviction que la littérature anti-onaniste ne saurait entrer dans un projet rationnel conséquent. Renvoyée à cette partie obscure et sinistre de l'être où, de toute éternité, s'enracinerait le délire, celle-ci, curieusement, occupe le même statut que ces aberrations naturelles, inclassables, impensables dans le plan divin de la création, et attribuées par les théologiens (suivis par la foule des croyants) aux entreprises du Malin. Le délire des uns renforce toujours la foi des autres.

On pourra (hypothèse la plus favorable) imputer les excès répressifs du passé à une méconnaissance des phénomènes biologiques et psychologiques essentiels, et objecter que notre libéralisme se fonde sur un savoir plus ferme. Il importe donc d'examiner ce dernier, au moins dans ses grandes lignes.

L'*Encyclopédie* du Dr Tordjman nous apprend qu'au seuil de la vie sexuelle l'adolescent doit vaincre la peur et, souvent, « l'aversion naturelle qu'il porte à l'autre sexe ». Exposé de ce fait à « succomber à ses tendances homosexuelles », la masturbation représente pour lui « un moindre mal ». Solution d'attente, fort répandue d'ailleurs puisque « 90 % des garçons n'hésitent pas à y recourir », elle fonctionne « comme soupape de sûreté d'un instinct réfréné par le contexte socioculturel ». La pratique de la masturbation s'accompagne pourtant toujours d'un sentiment de culpabilité. Certes,

quelques parents y contribuent encore par des mises en garde surannées ; mais ce sentiment (inévitables à en croire les auteurs) serait essentiellement dû à « des représentations imaginaires culpabilisantes ». En un mot, les rêves incestueux empoisonneraient la jouissance du masturbateur... C'est pourquoi elle ne peut, qualitativement, remplacer la relation hétérosexuelle. Momentanée, elle « ne pose [...] pas de problème » ; prolongée au-delà de l'adolescence, en renforçant l'égoïsme et la fuite devant la réalité, « elle traduit [...] une carence affective, une inadaptation aux contraintes quotidiennes ». Enfin, s'appuyant sur les travaux de Masters et Johnson, les auteurs affirment que la masturbation prolongée, outre ces répercussions psychologiques, peut parfois aussi entraîner des inhibitions qui rendent difficiles le coït et les relations de couple.

Sans doute cette conception ne fait-elle pas l'unanimité ; il n'importe, l'essentiel reste que, répercutée par les pédiatres et les parents des jeunes générations, elle soit aujourd'hui la plus communément admise, qu'elle représente la norme. Or, son rejet de la terreur médicale – indubitable dédramatisation – ne la conduit pas pour autant à faire l'apologie de la masturbation adolescente. Au nom d'une dynamique de l'apprentissage, elle lui préfère sinon le rapport « complet » au moins ses formes atténuées, tels le flirt ou le petting. Dans l'échelle des expériences sexuelles, l'acte solitaire, jugé incomplet et rudimentaire, n'a droit qu'à une bienveillance mesurée. Quant au masturbateur adulte, le sexologue le voue à l'anormalité la plus humiliante : celle de l'immature. L'homosexuel, s'il provoque la crainte, le refus ou la colère, trouve parfois, dans la violence même de ces réactions, une sorte de légitimation, de valorisation compensatrice ; le masturbateur, lui, n'a d'autre refuge que dans le silence...

Mais l'adolescent ? Le laxisme dont il semble bénéficier dans le discours normatif et la pensée commune atténue-t-il la nécessité pratique de l'autocensure ? Au contraire. Et Œdipe n'y fait rien : tout simplement, conscient de la valeur attachée à cette pratique, de même qu'il fume pour paraître « grand », il évitera avec soin l'aveu de son « infériorité ».

Curieux destin... Jugée secondaire, indigne d'une protestation, la masturbation est la pratique *inavouable* par excellence. Pourtant, il serait inexact de prétendre que rien n'a changé : ne vivons-nous pas le temps des révolutions ? Et en effet, la masturbation s'avoue tout de même, quelquefois..., mais ce sera toujours au passé. Bien plus, la valorisation que l'on refuse au masturbateur en activité est généreusement accordée au masturbateur à la retraite : signe d'un précoce éveil de la sensualité, normalité incontestable, voire absence de préjugés...

Laxisme et mépris : deux aspects d'un même principe normatif. Étrange paradoxe d'une répression peu virulente sans doute mais bien réelle, qui résulte d'un discours dont l'ambition affichée est libératrice ! On peut légitimement se demander si ce dernier n'a pas pour fonction, plutôt que de nous rendre libres, de nous persuader que nous le sommes.

Illusionnisme perceptible dans le fait que, pour être la plus répandue (et même parmi les adultes), cette pratique est aussi la plus secrète. On en rit mais on ne l'avoue pas, sinon rétrospectivement. Sa légitimité ne réside jamais que *dans le discours*. Rarement la fonction idéologique du langage se sera manifestée avec tant de pureté. Rarement les catégories grammaticales auront rempli si efficacement leurs vertus dissimulatrices.

Illusionnisme qui marque jusqu'à la définition de l'acte lui-même. Définir la masturbation peut d'ailleurs sembler totalement superflu : réalité tangible, elle paraît relever de la pure évidence accessible à tout un chacun. Conviction bien suspecte ! Pas même ici cette pratique n'échappe à un système qui distribue les activités sexuelles selon une série d'oppositions (adolescent / adulte, masturbation / coït, homosexuel/hétérosexuel, etc.) et les hiérarchise en fonction d'une dynamique de la maturation (l'anormal, conformément à la conception freudienne, c'est l'attardé). Ainsi, lorsqu'on définit la masturbation comme une manipulation des organes génitaux en vue de se procurer un orgasme, on ne fait nullement appel aux seuls critères physiologiques, puisque se trouve formellement exclue la participation d'autrui qui relève soit des « jeux érotiques » (petting, préliminaires) soit des pratiques homosexuelles, selon le sexe du tiers.

Rien n'est spontanément générateur d'angoisse ou de frustration. Physiologiquement, la masturbation ne diffère pas du coït ou de toute autre pratique conduisant à l'orgasme, dès lors que la recherche de la jouissance est dissociée de la génération. Psychologiquement, il n'est pas assuré qu'elle soit seule susceptible d'éveiller un sentiment de frustration, ni même qu'elle le doive absolument. Rien n'interdit de penser que, compte tenu de sa fréquence parmi les adultes, elle n'ait une fonction spécifique et positive d'évasion, de libération des fantasmes, d'équilibre même, que n'assure pas toujours nécessairement le coït hétérosexuel. Quoi qu'il en soit, le sentiment de frustration ne peut naître que de la (re)connaissance d'un modèle tenu pour idéal. Seule la conscience, toujours suscitée et définie par un système de valeurs, détermine l'anormalité, lui donne forme et lui prête existence. Mais, pour qu'elle puisse opérer efficacement, il lui faut l'absolue conviction de sa propre certitude. Le jugement de valeur doit impérativement se donner l'illusion de

l'objectivité. L'apparente neutralité scientifique de la sexologie a précisément pour fonction de garantir cette conviction et assurer l'intériorisation de choix sociaux.

Si le sexologue établit les principes absolus et éternels sur quoi reposerait tout sentiment de la sexualité, l'historien des mentalités, en ressuscitant les discours « répressifs » du passé, lui fournit autant de cautions. Il contribue ainsi à alimenter l'illusion contemporaine. Principes ontologiques et dimension historique se conjuguent heureusement pour entretenir la mythique opposition du rationnel et de l'irrationnel, de la liberté et de la répression.

Ces considérations annoncent assez l'ambition critique de la présente étude et, tout autant, son caractère inévitable. Car, comment approcher le sens originel de la littérature anti-onaniste sans ôter le masque dont l'affuble le préjugé à la mode ? Polémique omniprésente, même si elle n'affleure qu'ici ou là en formules explicites, et qui affecte jusqu'à l'économie de mon propos. Non pas tant l'ordre de l'exposé (il en sera question sous peu) que la place exorbitante (eu égard au caractère très limité du sujet) faite à tel ou tel développement (je songe en particulier à la longue *station* de la première partie). Tel était le dilemme : ou s'en tenir strictement à l'« histoire » de la littérature anti-onaniste au risque de négliger l'enjeu, ou élargir l'horizon et paraître m'éloigner du sujet. J'ai pris le second parti ou, pour mieux dire, il s'est imposé à moi. Rien de superflu en ces pages donc, au regard de la polémique. Bien plutôt un schématisme décevant, pour quoi le vocable « ambition », avec ce qu'il implique de charge négative, de présomption et d'échec, convenait à merveille.

Empire, disais-je... Mais empire de mots ! La masturbation offre en effet le rare spectacle d'une maladie de bout en bout culturelle. Véritable *néant physiologique* promu à l'existence par la seule magie du verbe, elle tient de l'*invention* au double sens du terme : comme découverte et comme fable. Étonnante aventure spirituelle qui méritait mieux que l'oubli ou la curiosité goguenarde.

Comment, pourquoi, de péché parmi d'autres péchés, la masturbation fut-elle pensée comme maladie ? Telle est la double interrogation à laquelle je me suis efforcé de répondre.

Si l'histoire de la littérature anti-onaniste est celle d'une genèse et d'une dépossesion, elle s'intègre dans des discours plus généraux qui ont pour objets l'âme et le corps. Cette histoire ne pouvait donc être entreprise qu'une fois posés les cadres conceptuels dont se réclamaient le clerc et le médecin. Puisqu'en cette première partie il s'agissait d'exposer deux systèmes de pensée, deux modèles, et d'en souligner les articulations, les continuités, les oppositions et les ruptures, l'idéal résidait dans une documentation limitée mais parfaitement représentative des valeurs considérées.

Pour la théologie morale, qui évolue fort peu, et surtout très lentement, outre Alphonse de Liguori (le grand maître en ce domaine au XVIIIe siècle), je n'ai pas hésité à utiliser des auteurs plus anciens (Benedicti, Sanchez, etc.), pourvu qu'ils fussent postérieurs à la Réforme tridentine. On sera sans doute plus surpris par la présence dans une telle étude de l'*Introduction à la vie dévote* et du *Traité de l'amour de Dieu*. Le recours à saint François de Sales (ce pouvait aussi bien être sainte Thérèse d'Avila ou saint Jean de la Croix) se justifie pourtant dès qu'on adopte le parti de replacer la théologie morale dans la perspective plus large d'une foi vivante.

Le point de vue scientifique est représenté par le *Tableau de l'amour conjugal* de Nicolas Venette. Son œuvre, élaborée dans la deuxième moitié du XVIIe siècle, offre l'avantage d'un succès et, en dépit de retouches nombreuses sur le plan des notions anatomiques ou physiologiques, d'une actualité de principes constants jusqu'à la fin du XVIIIe siècle.

Par ces quelques remarques, je ne prétends pas lever ici tous les scrupules que pourront susciter certains de mes choix. J'ose néanmoins croire qu'ils s'estomperont à mesure qu'avancé on percevra avec une netteté accrue la configuration de l'enjeu idéologique qui permet l'émergence du concept de masturbation.

Dans la seconde partie, l'étude du concept de péché de mollesse précède naturellement l'historique de la littérature anti-masturbatoire au XVIIIe siècle. Comme toute invention, celle-ci connaît la règle des trois phases : celle des pionniers avec Bekker, celle des théoriciens avec Tissot, enfin celle des techniciens avec les « Philanthropinistes » allemands. Toute invention traîne aussi dans son sillage la foule des tâcherons dont la fonction, toute prosaïque mais d'une importance capitale pour la société, consiste à diffuser largement, à enraciner dans l'esprit de la multitude la pensée originale de quelques êtres d'exception. Y contribuent aussi les contrefacteurs, à leur manière. Si j'ai indiqué le rôle des uns et des autres, il m'a semblé superflu d'examiner en détail leurs menues productions. Cette partie se clôt sur l'examen des principales hypothèses proposées par les historiens.

Reste la lancinante question du pourquoi, à laquelle j'ai tenté de répondre dans la troisième partie, en replaçant le concept de masturbation dans le système idéologique des Lumières.

L'*Émile* fournit ici la matière du discours pédagogique. Œuvre très personnelle, au point d'être souvent perçue comme un monument isolé, elle n'en constitue pas moins une tentative de synthèse des projets de réforme qui, nombreux dans le siècle, tentaient d'établir l'éducation sur des bases nouvelles. De plus, loin de nuire à mon propos, cette tentative (qui fait l'originalité de Rousseau) m'a

paru souligner davantage encore les problèmes et les limites de cette véritable révolution des valeurs dont la littérature anti-masturbatoire constitue un chapitre particulièrement révélateur.

On ne saura pas, au terme de cette étude, si les hommes et les femmes se masturbaient alors plus, moins ou autant qu'aujourd'hui. On s'en consolera, je l'espère, en songeant que ce siècle n'aura pas, en inventant la fable de la masturbation, failli à sa réputation de *siècle des Lumières*.

Remarque : En l'absence d'une terminologie plus adéquate, le recours au concept de « sexualité », appliqué à des systèmes si différents du nôtre, ne se justifie que par sa commodité.

Première Partie : LE PRÊTRE, LE MÉDECIN ET LE SEXE

Chapitre I. L'ÉGLISE

Les trois fins de mariage
Faire et défaire le couple
Du corps à l'âme
La Réforme

Chapitre II. LA SCIENCE

Le mystère de la vie
Physiologie du mariage
Science et foi
Le principe de plaisir
L'harmonie naturelle
Le plaisir et la raison
Du corps moralisateur au corps politique

CONTINUITÉ OU RUPTURE ?

Deuxième Partie : L'INVENTION D'UNE MALADIE

Chapitre I. LE PÉCHÉ DE MOLLESSE

La « pollution volontaire »
La « mollesse »
Les remèdes

Chapitre II. MÉDECINS ET TECHNICIENS DU SEXE

Bekker
Tissot
Les techniciens du sexe

Chapitre III. HYPOTHÈSES

L'hypothèse psychologique
L'hypothèse matérielle
L'hypothèse idéologique

UNE RÉVOLUTION DES VALEURS

Troisième Partie : MORALE SEXUELLE DES LUMIÈRES

Chapitre I. L'APOTHÉOSE DU MARIAGE

Apocalypse dans le siècle
Le salut par la procréation

Du péché à l'épidémie

Chapitre II. LE MASTURBATEUR ET L'EUNUQUE

Un érotisme bourgeois
De Satan à l'imaginaire
Masturbation et despotisme

Chapitre III. EMILE OU L'IMPOSSIBLE SYNTHÈSE

Jean-Jacques et la sexualité
Chute et pédagogie
Le corps : enjeu premier
Le sexe : enjeu fondamental
La femme, ou les mésaventures de la dialectique

Chapitre IV. MASTURBATION ET FICTION ÉROTIQUE

Conclusion : RÉPRESSION ET LIBERTÉ

L'évocation de la campagne anti-masturbatoire inaugurée au XVIIIe siècle éveille irrésistiblement aujourd'hui des images de cruauté sadique. C'est l'« enfer bourgeois ». Pourtant, et je crois l'avoir montré, il est bien difficile d'alléguer des faits précis attestant une quelconque cruauté répressive à cette époque : elle est tout simplement incompatible avec l'esprit dans lequel Tissot, Rousseau et leurs continuateurs immédiats dénonçaient les ravages de la masturbation.

La conception même du mal interdit en effet toute méthode brutale ou expiatoire : le malade est une victime qui – dès à présent – souffre dans son corps et dans son esprit, et qu'il faut secourir. L'épidémie qui décime la jeunesse en cette seconde moitié du XVIIIe siècle ne tient nullement à la méchanceté intrinsèque de l'homme, elle résulte d'un ordre social dépravé qui détourne l'homme de la vraie nature. La thérapie individuelle n'est donc qu'un aspect d'une thérapie collective. Si l'on doit soigner l'individu, on ne fera disparaître la maladie qu'en réformant la société.

Rapporté au discours des Lumières, le discours anti-masturbatoire, loin d'être répressif, s'avère éminemment libérateur. Quand bien même cela ne satisferait pas les préjugés à la mode. Au double excès de la débauche et de la continence, ce discours oppose les vrais plaisirs de la modération. Aux méthodes coercitives traditionnelles, il oppose la discipline librement consentie de la règle naturelle. Il rejoint par là le refus de la violence et de la mutilation comme méthodes de gouvernement. Ce que Beccaria ou Voltaire dénoncent dans l'univers des adultes, Rousseau et les Philanthropistes le dénoncent dans l'univers des enfants. Car, là où parle la raison, point n'est besoin d'instruments barbares : « La castration, ainsi que l'infibulation, ne peuvent avoir d'autre origine que la jalousie. [...] ces opérations barbares et ridicules ont été imaginées par des esprits noirs et fanatiques, qui, par une basse envie contre le genre humain, ont dicté des lois tristes et cruelles où la privation fait la vertu, et la mutilation le mérite. »

Au silence et aux mensonges (fussent-ils pieux), les Lumières opposent le langage de la vérité. L'avènement d'un discours anti-masturbatoire ne pouvait qu'indisposer la pudibonderie officielle. De fait, dans une lettre du 8 juillet 1762, Tissot annonçait à Rousseau : « Ce livre a été prohibé à Paris. Y aurait-il des gouvernements dans lesquels il importât au ministère d'interdire tous les secours qui peuvent empêcher l'affaiblissement de l'âme ou du corps ? » L'*Émile* venait également d'être interdit. Tissot, à l'unisson d'un maître qu'il admirait, pouvait se considérer comme la victime de l'obscurantisme au pouvoir. Sans doute le fait n'est-il pas confirmé par d'autres sources ; il reste que la première édition de *L'onanisme* en France n'est que de 1792 (chez J.-A. Joly, à Avignon) et que la première édition parisienne ne remonte qu'à 1802. Les ouvrages anti-onanistes n'avaient pas, semble-t-il, l'aval des autorités. A noter également que le *Journal de Trévoux*, qui mentionne pourtant différents ouvrages sur les vapeurs (par exemple celui de Raulin, ou celui de Maria), ne souffle mot de *L'onanisme*, mais réserve (dans son numéro de mai 1762) un accueil bienveillant à l'*Avis au peuple*.

La cruauté commence avec le retour de la religion.

D'un instrument de libération, *en partie tourné contre elle*, elle fait, à partir du XIXe siècle et jusqu'au début du XXe, un auxiliaire redoutable. Cet envahissement du terrain théologique par une conception qui lui est *foncièrement étrangère* appelle d'ailleurs la mise au point suivante du *Dictionnaire de théologie catholique* : « La pollution qui est un péché consommé, contre nature, ne tire

pas sa malice à proprement parler de la déperdition volontaire de semence, mais bien du fait qu'elle est un usage complet des organes sexuels en dehors du *concupitus*. »

Tentative de dévoiement amorcée dès la parution du livre de Tissot, mais tentative unique au XVIIIe siècle, et qui sombra bientôt dans l'oubli. En 1760, et chez le même éditeur, paraît *De l'onanisme ou discours philosophique et moral sur la luxure artificielle et sur tous les crimes relatifs*. L'auteur, qu'on suppose être un certain Dutoit-Mambrini, prétend compléter l'œuvre du médecin. Mais d'abord, il lui emprunte les idées (et presque les expressions) qui peuvent servir ses propres fins : justification d'une théorie d'ensemble, réfutation du reproche d'exagération, conviction que le mal est très répandu. Ensuite, il le dépouille de tout ce qui en fait la spécificité : là où Tissot voit un effet de la société, Dutoit Mambrini incrimine la nature intrinsèquement mauvaise de l'homme ; le premier ne vante nulle part les bienfaits de la continence, le second en minimise les effets néfastes et affirme sa supériorité absolue, car le continent « agit par la foi, par un principe supérieur aux vues bornées de la nature » ; le premier met en évidence la dynamique psychophysiologique du processus, le second tient toujours que « ce qui s'exécute en songe peut ne pas devenir moins une *œuvre infructueuse des ténèbres* très criminelle » ; enfin, Dutoit Mambrini préconise le mariage précoce comme remède décisif, et veut qu'en cet état « on doit user et non jouir »... On ne saurait mieux contredire les principes défendus par Tissot. La Bibliothèque nationale possède les textes de Tissot et de Dutoit Mambrini réunis sous la même reliure : on ne saurait imaginer pire accouplement contre nature !

De l'ouvrage de Tissot, que reste-t-il ? Une technologie, des cas. On songe à sa propre lecture de Bekker... Réduction qui sera la méthode favorite des partisans de la *réaction morale catholique*.

Retour du pessimisme : il y fallait des conditions politiques favorables. La chronologie est ici des plus significatives.

1806. C'est l'Empire. Pour J.-L. Doussin-Dubreuil, si « la corruption est parvenue aujourd'hui à un très haut degré », c'est à cause des « principes désorganisateur professés dans les écrits de prétendus philosophes ou de citoyens assez vils pour se mettre à la solde des ennemis de l'Europe, lesquels savent fort bien que le plus sûr moyen de dissoudre l'ordre social est de corrompre l'esprit du plus grand nombre possible des individus qui le composent ». P. Dusoulier le jeune exprime la même conviction : la décadence morale a été produite « par le bouleversement de nos idées religieuses qui a eu lieu pendant nos dissensions civiles, et par l'absence, heureusement réparée, des institutions qui dirigent les esprits vers les conceptions honnêtes, généreuses et libérales ». Son *Avis aux jeunes gens des deux sexes* répond à la volonté impériale de régénérer les mœurs. Si les ouvrages de Tissot et de Bienville restent des modèles, ils sont « dégagé[s] de toutes les expressions scientifiques qui pourraient [...] en rendre la lecture ennuyeuse » et, surtout, « purgé[s] de détails qui, loin de calmer la fougue de [l']imagination [des jeunes gens], seraient plutôt susceptibles de l'exciter davantage ».

1818. C'est la Restauration. Jalade-Lafond, spécialiste des bandages herniaires, publie ses *Considérations sur la confection des corsets propres à s'opposer à la pernicieuse habitude de l'onanisme*. Deux planches très détaillées permettent de se faire une idée précise de l'appareillage, dont la nécessité s'impose parce que « les secours de la religion, de la morale, de l'hygiène, ont le plus souvent été insuffisants pour réprimer cette habitude criminelle ». Fut-il employé ? Fabriqué même ? Si oui ce fut probablement à un très petit nombre d'exemplaires. Il semble en effet que les pièces conservées dans les musées datent de la fin du siècle, époque où se développe une véritable industrie d'appareils médicaux et chirurgicaux. Conjointement, on recourt alors à l'infibulation et à la clitoridectomie.

1830. Résurgence de l'optimisme. Rééditant l'ouvrage de Tissot, C.-T. Morel remarque : « C'est en vain qu'on cherche à effrayer les enfants en leur présentant au confessionnal les foudres de la religion qui doivent un jour frapper le masturbateur » ; il constate également que les livres qu'on propose aux enfants « sont en général composés avec exagération, et manquent pour cela [leur] but », car l'enfant « met sur la même ligne les salutaires avis de Tissot et les contes de sa nourrice ». Et Morel de conclure : « ... je me suis convaincu [...] que *L'onanisme* par Tissot [...] serait toujours, non seulement le meilleur, mais le seul bon ouvrage en ce genre ». Loin d'établir une distinction spacieuse, Morel retrouve la valeur scientifique et pédagogique de la description terrifiante telle que la pratiquait Tissot (ou Rousseau) et qui ne saurait en effet être confondue avec le terrorisme de ceux qui ne manifestent aucune confiance dans les ressources de la raison et de l'éducation.

1850. Avec le Second Empire triomphe l'ordre moral. Tissot est toujours réédité, mais on lui reproche un excès d'optimisme « ... le grand Tissot peut-être a diminué l'effet de ses utiles leçons, en laissant trop apercevoir les secours que l'art peut offrir aux maux qu'il vient de dépeindre. »

Là où la raison s'avère impuissante, « la contrainte physique deviendrait le seul remède à offrir ». L'éditeur impute la recrudescence de la masturbation à la Révolution et à son anticléricalisme. Il

appelle de ses vœux une collaboration du prêtre et du médecin ", dans une France que le « chef auguste de l'Empire » a enfin rendue au culte...

Cette médecine obscurantiste et servile est aux antipodes de la médecine des Lumières : *la masturbation échappe à son inventeur*.

La discrétion idéologique de Tissot, en favorisant la récupération de son œuvre, le préserve de l'ostracisme qui frappe alors tout un aspect de la pensée scientifique antérévolutionnaire. Pour nombre de textes scientifiques s'opère un glissement vers la littérature, – la mauvaise littérature, évidemment. De là ces collections troubles de la fin du XIXe siècle, friandes de textes dont la scientificité n'est plus reconnue mais qui sert encore de caution et préserve les apparences. Le *Tableau de l'amour conjugal*, dégradé au rang d'ouvrage populaire, comme d'ailleurs la *Vénus physique* de Maupertuis, voisine, dans une « Bibliothèque populaire des connaissances médicales » (éditée chez A. Michel), avec *L'amour secret* et la *Physiologie du vice* par le Dr Jaf, ou bien encore avec les *Scènes d'amour morbide*, « livre sensationnel », par le Dr Caufeynon, lequel ne signe pas moins de vingt-six titres dans cette collection.

Finalement, les progrès de la neurologie, tout en ménageant encore de fort belles années à la lutte contre la masturbation, réserveront le même sort au traité de Tissot. La dernière édition du siècle, simple brochure, paraîtra en 1886 dans une « Petite collection verte » où le plus que centenaire *Onanisme* figure aux côtés d'un *Nouveau guide médical de la femme*, d'un *Guide pratique des maladies de l'enfance*, et d'un *Art de vivre cent ans*...

... Et puis, voilà Tissot qui réapparaît. Non le contemporain de Rousseau et de Voltaire, mais celui de Prudhomme. Un Tissot-fais-moi-peur. Un Tissot-Ubu. Un Tissot-bourgeois !

On pourrait s'interroger sur les raisons de cette résurgence et de cette confusion, longuement. Mais cela en vaut-il vraiment la peine ?

ANNEXES

1. Notes
2. Textes du XVIIIe siècle relatifs à la masturbation
3. Éditions de l'*Onania* (attribuées à Bekker)
4. Les éditions de Tissot
5. Tableaux statistiques
6. Bibliographie succincte relative à la nymphomanie
7. Éditions du tableau de l'amour conjugal
8. Ouvrages consultés
9. Index des noms cités